

Sites et lieux de mémoire: les cybermigrances de Régine Robin

Simon Harel

Recebido 20, jun. 2008 / Aprovado 2, set. 2008

Résumé

L'écriture de fiction de Régine Robin abandonne depuis Berlin-chantiers le roman mémoriel des sujets subalternes au profit d'un discours âpre et solitaire. Les scénarios narratifs que propose Robin dans Cybermigrances et L'immense fatigue des pierres sont plus proches d'un Neuromancer de Gibson que de la madeleine proustienne. Faut-il s'en désoler, regretter le temps de la mémoire analogique chère à Apollinaire, pour préférer les achronies sciences-fictionnelles du monde numérique? S'il y a bien chez cette auteure une fascination explicite pour les noyaux et arborescences du web, L'immense fatigue des pierres ne se réduit pas à ce dispositif. Régine Robin nous offre une réflexion détaillée sur l'asémie généralisée de nos espaces contemporains. En témoignent les nombreuses descriptions de Berlim dans les ouvrages récents de Robin. La mémoire de la Shoah est enclavée dans un monde en ruines dont la "représentation" de Berlim est le palimpseste torturé. Face à ce deuil impossible des disparus de la Shoah, à l'écran du web renvoie le sujet à sa solitude, il faut "construire" (selon l'expression de Thomas Bernhard dans Corrections) un site pour des ruines vivantes.

Mots-clés: *Littérature. Mémoire. Ruines. Cyberspace. Espaces urbains. Palimpseste virtuel.*

Un temps qui ne passe pas

Les ouvrages récents de Régine Robin font intervenir de manière systématique les nouveaux dispositifs technologiques de communication. Avec *L'immense fatigue des pierres* (ROBIN, 1999), et tout dernièrement *Cybermigrances* (ROBIN, 2004), Régine Robin interroge l'apparente saturation de la mémoire collective. Paradoxe qu'il faut méditer, l'hypermnésie actuelle (de CNN à *Fox news*) n'est qu'un discours trompeur, faussement euphorique. Sous la pléthore d'informations accessibles (du marché boursier à l'information continue), il faut prendre la mesure de la confusion médiatique qui crée le sentiment d'une fausse communauté.

Nous savons que les formes d'appartenance nationale, familiale, sont mal en point. C'est à tout le moins le discours stéréotypé qui nous est offert pour consommation immédiate. Témoins de cette perte du sens communautaire, les "nouveaux" sujets du cyberspace sont à l'affût devant les écrans de leurs ordinateurs, piégeant chaque signe, chaque indice afin d'y trouver la trace fugace de leur existence. Avec la publication de *L'immense fatigue des pierres*, puis de *Cybermigrances*, Régine Robin renoue avec un imaginaire de la toile, du "réseuil" (expression héritée du vocabulaire de la fauconnerie). Les personnages des nouvelles de Robin manipulent avec la plus grande dextérité des images de synthèse et des fichiers *jpeg*. Ils créent leurs *blogs*, leurs pages *web* personnelles et publient les fragments de leurs écrits dans des forums électroniques "dédiés".

À s'en tenir à cette "attitude", les écrits de Régine Robin renouent avec un imaginaire assez conventionnel de la communication électronique. Heureusement, la prose récente de l'auteure n'a rien d'un catalogue d'idées reçues. Les écrits de Robin abordent la représentation de mondes "fictifs" et "hypertextuels" de manière à laisser place à la créativité du "passeur" qui cumule toutes les identités et n'en possède aucune. Ce sont les motifs de la mémoire et de l'espace qui reviennent de manière obsédante dans les deux récits. Dans *L'immense fatigue des pierres*, les personnages souffrent que *le temps ne passe pas*. Il fait l'objet d'une remémoration douloureuse dont la forme mélancolique est patente. Ce qui ne passe pas, c'est bien évidemment la Shoah qui tient lieu de référence matérielle inaltérable. Impossible de se souvenir, impossible d'oublier, voici le "non lieu" que décrit Régine Robin dans ses derniers récits.

Les personnages de *L'immense fatigue des pierres* sont cruellement blessés par cette mélancolie qui pose la question de l'origine individuelle et collective. Se rappeler, mais de quoi? Et sous quelle forme? Voilà ce que veulent explorer ces "nouveaux sujets" du cyberspace, ces braconniers du *web* qui consultent archives électroniques et documents pour mieux échapper à une perte de mémoire fatale.

Si le temps ne passe pas, il en va de même des cybermigrances qui sont des échappées solitaires, des parcours dont l'imprévisibilité apparente est gérée par les contraintes formelles du web. À cette gérance électronique de la mémoire, il faut ajouter le monde des formes urbaines qui tient lieu d'espace vital dans un univers aux affects émoussés.

C'est là qu'elles habiteraient quand elles arriveraient à Montréal, entre la Pâtisserie Belge et l'arrêt du 80; la mère fumant ses Saint Moritz Menthol en traînant à la Bodega, corrigeant ses manuscrits sous des ciels lourds, déambulant dans le quartier de Prince-Arthur à Saint-Laurent, terminant sa journée dans quelque bistro portugais qui sentirait la sardine, perdue dans la fumée des cigarettes entre les bords du Tage et ceux de la Seine, ne sachant plus très bien où elle serait, savourant ce nulle-part [...]. (ROBIN, 1999, p. 49-50)

Les narratrices de *L'immense fatigue des pierres* déambulent dans un monde connu. Le Sélect, le Dôme, la librairie Tschann, le boulevard Montparnasse, ces évocations donnent le sentiment d'une fausse familiarité. S'il fallait s'en tenir encore une fois au discours explicite, les descriptions de Régine Robin seraient banales. Mais le propos de l'auteure fait coïncider la description d'un lieu dit identifié (par exemple la librairie Tschann) et la plongée soudaine dans le monde déroutant des arcanes cybernétiques. À lire *L'immense fatigue des pierres*, la dématérialisation progressive de la trame urbaine est perceptible. Le Paris décrit est-il une fiction paysagère, une représentation mentale de la narratrice, ou une "émulation" cybernétique? Cette hésitation tient lieu d'embrayeur, de point de départ du récit. Si la mémoire culturelle normative est saturée et camoufle les zones nécrosées du passé (de la rafle du Vel d'hiv au ghetto de Varsovie), il en va de même de l'espace urbain: les représentations du lieu sont sommaires, schématiques, sans aspérités affectives. À la mémoire saturée correspond, par analogie, les lieux de transit efficaces et rapides des enchaînements hypertextuels du web. On aurait tort cependant d'en rester à cette apologie fade de l'hypermnésie qui est la configuration traumatique d'un trou de mémoire tant le passé ne peut être symbolisé. On aurait tort, pour les mêmes raisons, de se satisfaire d'une évocation d'espaces urbains monotones et sans relief.

L'écriture de Régine Robin se caractérise aussi par la présence active de brigandages et braconnages de la culture. Dans cette perspective, le vocabulaire du *browsing*, du *lurking*, du *chatting* favorise la création d'une cybermigrance actuelle. Au contraire des esthètes du nomadisme, Robin ne prône pas la revendication euphorique du *jet-lag*.

Lisons : "Demain, Maman, à Roissy, tu porteras ces robes qui n'ont pas d'âge, genre safari, que tu achètes régulièrement

dans un magasin de Broadway, tes cheveux seront encore plus gris, encore plus mal peignés [...]” (ROBIN, 1999, p. 12).

Que peut-on en effet contre l’illusion du voyage, sinon vieillir de manière inéluctable? Que peut-on contre une image de synthèse, sinon devenir plus vrai que nature?

Les narratrices des nouvelles de Régine Robin boitent, marchent difficilement de la Coupole au Sélect. Faut-il voir dans ces dispositifs narratifs, assez proche d’un Doubrovsky, une complaisance désagréable, un narcissisme à peine contenu par la fiction, ce qui se traduirait par la création de biofictions savamment organisées? Je ne partage pas cette accusation sévère. Au contraire, l’œuvre de Régine Robin met en cause la lisibilité romanesque au profit d’une narration asémantique:

- Je vous ai pris pour une image virtuelle, lui dit-elle tout à coup, c’est pour ça que je vous ai dévisagé comme ça, si longtemps.

Il ne savait pas quoi répondre. Était-ce une insulte, un compliment, une ruse indécodable? (ROBIN, 1999, p. 115)

Un transfert virtuel

L’immense fatigue des pierres met en jeu une écriture de la transférance généralisée. On posera la question: qu’est-ce qui différencie, au-delà du jeu de mots, la transférance du transfert? Ce dernier appartient au vocabulaire psychanalytique. On parle aussi de transfert pour décrire la relative perméabilité d’univers culturels contigus. La transférance, de son côté, nous rappelle des images de possession, d’ensorcellement. On fera valoir que ce vocabulaire est étrange alors qu’il s’agit de décrire des phénomènes où la culture a un rôle important à jouer. La possession, l’ensorcellement, ne sont-ce pas des discours qui nous renvoient à la face négative du discours religieux, à l’influence du monde occulte?

Chez Robin, la transférance traduit un phénomène diffus où l’affect d’influence a le beau rôle. La psychiatrie, par exemple, chez un Clérambault, a mis en relief la place centrale du délire de persécution dans la construction de la schizophrénie. Mais ce propos, dont la portée est manifeste, n’a pas de valeur ici. À la “question” psychiatrique: qui vous surveille, qui écoute vos pensées?, il faut proposer un discours plus cru: qui vous dépossède, qui vous persécute, qui vous assassine? Cette interrogation est d’autant plus troublante qu’elle fait jouer de manière répétée la figure d’une violence qui est incarnée à même l’immatérialité du *web*. Le propos est décidément sombre mais il est actuel. Dans sa réflexion cybermnésique sur les “trous” de mémoire de l’histoire contemporaine, Régine Robin cherche à comprendre le “sort” des disparus et déportés de la Shoah.

Le fait de s'installer à Berlin n'est pas anodin. L'objectif est clair: se rendre disponible à la mémoire des ruines, retrouver dans la composition du Berlin actuel les indices d'une transférance où chaque espace en friche est un signe d'une âpreté absolue qui traduit la volonté d'anéantissement du peuple juif. Dans l'exploration urbaine (de Paris à Berlin), les transférences sont des formes viscérales de l'agonie. Mais comment, dans cette identification à la victime, cesser d'être violenté? Comment est-il possible d'être possédé par l'imaginaire de la traque (qui habite nos rêves et cauchemars) sans subir le sort de la victime? Ces questions sont au cœur de *L'immense fatigue des pierres*. De façon significative, le *web* est une armure, un boîtier qui permet de se mettre à l'abri:

Devant mon écran, je ne crains rien. Un fax est branché sur la petite table, le répondeur est branché, mais j'ai enlevé le son, ils se déclencheront tout seuls, l'un et l'autre. C'est mieux qu'au Select. Si du courrier électronique entre, je le verrai ce soir. Il est bien à l'abri dans le Mail Box. Je regarde ces photos de Berlin en 1926 que j'ai numérisées et à partir desquelles je vais travailler. (ROBIN, 1999, p. 166)

Le *web* est à la fois une matrice et une forme protectrice. Il nous préserve d'un monde où la violence est sans fondement. Il est aussi un contenant immatériel. On peut imaginer ce contenant comme une figure fragile, presque diaphane. Mais cette protection matricielle est de peu d'utilité. À lire *L'immense fatigue des pierres*, nous devons mettre en relief une écriture de la désinstallation qui fait du récit un site inerte. Ce n'est pas sans raisons que Régine Robin nous suggère la pérennité mortifère de la pierre, du béton, de l'acier:

Mais c'était là, à Birkenau, que c'était arrivé. Il s'assit devant un baraquement en face de la ligne des barbelés et des miradors. Sur le ballast, un petit garçon, au visage grave, portant un béret, entouré d'un châle de prière, marchait, l'air tendu. Il ne pouvait se défaire de cette image. Une vision? Qui était ce petit garçon? Il ramassa des pierres du ballast. Mais il n'y avait pas de tombes sur lesquelles poser ces cailloux; les tombes, c'était tout ça, l'étendue, le ciel clair. (ROBIN, 1999, p. 59-60)

Ainsi, *L'immense fatigue des pierres* se caractérise par un double projet. D'une part, le *web* est un espace de sens fluide et mobile qui permet de survivre dans un monde hostile. D'autre part, la création d'un "site" virtuel est menacée par une transférance de la mémoire qui habite le récit. À lire *L'immense fatigue des pierres*, cette dispersion de la mémoire culturelle comporte des conséquences majeures. C'est l'holocauste qui ne passe pas, qui ne se (re)présente pas. Le lieu urbain prend la forme d'un discours asémantique. Pas de sens, pas de souvenir, pas de mémoire. Encore moins de lieu où vivre. Cette privation traduit une fausse mobilité. Dans *L'immense fatigue des pierres*, tout

comme dans *Berlin chantiers*, les déambulations sont futiles. Le Mur peut bien avoir été mis en pièces. Sa présence spectrale fonde toujours un imaginaire de la traque et de la disparition. Les périple répétés sur le *web* permettent de sauvegarder un espace où il demeure possible de vivre. Ainsi, les écrits récents de Régine Robin révèlent une affectivité singulière. Le corps est un empêchement de danser en rond; il est à la fois fragile et lourd à porter :

Peut-être ne suis-je moi-même qu'en avion, dans l'absence aux abords du ciel, dans les lames noires, la houle duveteuse des nuages [...]. J'ai bien pensé, un moment, venir chez toi, m'installer à La Mandate et passer mes journées de vieillesse sur la terrasse, recroquevillée dans le rocking-chair qui grince [...]. (ROBIN, 1999, p. 30)

Quel désespoir profond dans ce discours qui dit l'épuisement, la fatigue, la disparition: cette transférence imaginaire qui requiert de sauver sa peau. De façon significative, *L'immense fatigue des pierres* met en scène un espace de perdition qui menace tout à la fois l'intégrité de la psyché et du corps propre. Le propos pourra sembler excessif. Les cybermigrations ne sont-elles pas avant tout des déambulations qui renouent avec un imaginaire romantique de la marche, de la pérégrination? Et la déambulation cybernétique n'est-elle pas un nouvel espace de liberté? *L'immense fatigue des pierres* conteste l'optimisme béat de ce discours de "consommation" et de "marchandisation". La traque, la chasse à l'homme, la fuite sont les rappels d'un véritable "péril en la demeure". Dans les récits de Robin, les narratrices déambulent du Select au Dôme, de Paris à Montréal. Mais ces pérégrinations sont trompeuses. Elles masquent que ces narratrices revivent, avec une acuité mémorielle peu commune, la chasse à l'homme des déportés de la Shoah.

Dans ces nouvelles, les morts parlent d'un lieu à la fois distant et intime. Nous ne pouvons ignorer le lieu de ces mises à mort: dans un camp (Treblinka ou Auschwitz), dans la clairière d'une forêt en Basse-Autriche, dans une arrière-cour de Berlin. La mémoire de ces lieux de mort est imprescriptible. Malgré cette localisation – ou cet imaginaire du lieu que nous revendiquons pour survivre avec décence –, une question est posée : où logeons-nous? Régine Robin nous dit que nous vivons dans un monde de transférences dur et troublant. La communication cybernétique nous donne le sentiment d'une toute-puissance illusoire. S'arracher du sol natal, s'émanciper des contraintes du temps et de l'espace, n'est-ce pas un désir décisif dont la mythologie nous enseigne l'importance? Le *web* représente un *templum* contemporain qui vaut par son immatérialité ludique, son apparente plasticité. Mais les transférences spectrales continuent de nous habiter. Elles expriment un puissant désaveu formel quant à cette idée que la mobilité nous rend libres.

Dans *L'immense fatigue des pierres*, les fantômes du passé nous traversent plus que nous bougeons. De même, les revenants de la Shoah ne sont pas derrière nous. Ils ne sont pas enfermés dans le petit enclos de notre mémoire. À cette représentation "rétrograde" qui situe les disparus dans un monde lointain, les nouvelles de *L'immense fatigue des pierres* indiquent que nous sommes habités par la permanence d'une mise à mort. Faut-il alors devenir un fantôme, un spectre-zombie (peut-être un *dibbouk*?) pour mieux décrire cette forme première de désinstallation? C'est ce que semble suggérer *L'immense fatigue des pierres* :

Dessins, collages, photographies de ruines, de rues déglinguées, de terrains vagues, de dépotoirs dans les villes du monde entier, paysages de zone, de banlieues abandonnées, déshéritées et, en travers sur le ciel ou en bas du dessin, un texte court, quelques lignes, une phrase. (ROBIN, 1999, p. 149)

Une architecture-fiction

L'immense fatigue des pierres nous condamne-t-elle alors à un discours âpre et solitaire? Les cybermigrances représentent-elles dans ce dispositif textuel un discours à la fois futile et désespéré? Ce n'est pas ce qu'il faut retenir des publications récentes de Régine Robin. Après avoir publié *De l'autofiction au cybersoi*, les essais de Robin renouent avec l'idée d'une architecture-fiction. *Berlin chantiers* annonce, sur cette question, une perspective théorique renouvelée. Par l'étude des contre-monuments berlinois qui exprime le refus d'une esthétique de la commémoration, Régine Robin interroge le statut de la "place" au cœur de la ville. Bien sûr, cette réflexion n'est pas nouvelle. Dans *La Québécoite*, l'imaginaire urbain était de mise. La description de Montréal, ville hétéroclite, par moments bancaire, justifiait ces transferts culturels hybrides dont nous avons fait mention un peu plus tôt. De Paris à Montréal, la puissance d'évocation du discours migratoire était valorisée. L'écriture de *La Québécoite* correspondait à un discours euphorique dont la popularité de la revue *Vice Versa* fut sans doute le point culminant. Avec *L'immense fatigue des pierres*, le propos est sombre, même s'il met en relief un imaginaire de la virtualité. Les arborescences, hypertextes, adresses IP, sans oublier les noyaux (*nodes*) du *web*, ont pris le pas sur les correspondances analogiques du marcheur. À suivre le propos de Régine Robin, le narrateur contemporain prend la forme anonyme d'un téléscripateur qui crépite au comptoir d'une porte d'embarquement d'un aéroport non-identifié. Avec ce discours, nous sommes aux antipodes de l'euphorie romantique de nombreux discours sur l'hybridité culturelle; en témoigne la lisibilité romanesque et touristique des écrits de Pico Iyer.

Les écotopies, chères à Régine Robin, sont dévastées. Les scénarios narratifs qu'elle propose sont, toutes proportions gar-

dées, beaucoup plus près d'un *Neuromancer* de Gibson que de la madeleine proustienne. Faut-il s'en désoler, regretter le temps de la mémoire analogique chère à Apollinaire, pour préférer les achronies science-fictionnelles du monde numérique? L'interrogation n'est pas anodine. Nous revendiquons les braconnages virtuels de la déambulation, avec comme premier souci d'éviter les illusions romantiques du voyage, l'élection de la migration entrevue au rang de nouvelle utopie.

Mais où cela nous mène-t-il? Faut-il renouer avec l'idéal d'une cybermigrance qui valorise de façon complaisante le trafic nécessaire des identités? Relisant le recueil de Régine Robin, *L'immense fatigue des pierres*, on note l'immense solitude d'une parole numérisée qui fait du vide son lieu d'être. Cette posture est à sa manière une transférance, une identification spectrale dont il faut mesurer l'impact. L'apparente banalité de *L'immense fatigue des pierres* est trompeuse. La répétition des itinéraires, tout cela est d'une évidence qu'il faut interroger. Encore une fois, la hantise de la traque affole et désoriente. Et si la narratrice était poursuivie par ses "alias" autofictionnels dans un "remake" du *Opération Shylock* de Philip Roth? Dans ces situations, le trauma est esquivé quand il s'avère trop insistant, qu'il paralyse, ou interdit de dormir. Impossible en effet de circonscrire le moment où le cauchemar vous paralysera, où la prostration vous laissera sans défenses! Lors de ces situations affolantes, le caractère anodin de l'intrigue reprend le dessus. Une mère va à la rencontre de sa fille; un fils part à la recherche de sa mère et échoue à Montréal; une femme entre deux âges se réfugie au Select et laisse passer le temps entre la lecture des notices nécrologiques du *Monde* et la consultation de ses *e-mails*. Autant de rencontres à peine esquissées, de rituels urbains aux dénouements imprécis. Faut-il alors s'en tenir à l'image autofictionnelle de la solitude pour contrer la souffrance traumatique. Dans *L'immense fatigue des pierres*, une femme attend le départ d'un avion qui la mènera ailleurs. Ainsi: "Dans quelques heures le soleil va se lever dans une aube verte et violette aux reflets d'orange, dans quelques heures il fera jour, nous serons encore au-dessus des nuages. C'est plus tard que ça se gâtera, quand on amorcera la descente [...]" (ROBIN, 1999, p. 42).

Que veut dire ce *must go down*, sinon l'implosion d'une identité menacée. Quel étrange souhait que ce désir de solitude absolue, de *self-containment* dans des identités virtuelles qui sont autant de promesses de mort lente. Quelle illusion tenace – et débonnaire – que ce rêve d'une communauté *on line*, "dédiée":

Dernière journée. Aujourd'hui, elle ne sort pas de chez elle, elle ne va pas au Select. Trop bu. Elle entre dans un forum de discussion. Elle sait qu'ils seront tous là, *on line*. Elle aurait pu se choisir un pseudonyme en or massif : Martha Himmelfarb,

ou Pamela Wilkinson, ou Emilia Morgan, ou Régine Robin.
(ROBIN, 1999, p. 158)

Bien sûr, cette communauté est un leurre, une prison. Et Régine Robin ne se méprend pas sur la fatuité du discours autofictionnel. À lire *L'immense fatigue des pierres*, on ne peut s'empêcher de noter que cette clandestinité virtuelle est un espace fracturé, source de malentendus et d'illusions. Les sites consultés par les personnages de *L'immense fatigue des pierres* créent des identités fluides qui échappent aux règles d'identification socio-sexuelles. De façon plus originale, la clandestinité virtuelle renoue avec un imaginaire des ruines dont Berlin est la figure magnifiée et dérisoire. Cette clandestinité traduit bien l'effondrement d'un Moi qui est envahi par un "peuple fantôme". Lisons:

Mais aucun texte ne s'échapperait de mes valises de pierre. Rien ne viendrait faire sens sinon le sens du pas de sens. *Hier ist Kein Warum*. Le savoir aurait depuis toujours vacillé. Mais les valises pétrifiées peuvent être un piège. [...] Obsession de la date, de la trace du petit morceau, de la bribe, du fragment, du document, du monument, du souvenir, du récit de vie, de la photo, du dos d'une carte postale. Monde enseveli, paroles mortes. (ROBIN, 1999, p. 198-199)

Où logeons-nous?

La clandestinité virtuelle, si elle est d'abord une figure euphorique, laisse vite place au désarroi. Ce dernier tient lieu "d'attaque traumatique" brutale. Dans ses travaux, Régine Robin met à l'épreuve cette fausse liaison créée par le sentiment communautaire. Elle y perçoit un transfert détestable, une forme d'identification trompeuse, illusoire. Dans *L'immense fatigue des pierres*, la réflexion sur le "trouble identitaire" passe d'abord par cette difficulté à inscrire un nom propre qui tient lieu de garant. Ainsi:

Il détestait les gens qui étaient incapables de suivre vraiment les règles du réseau. Dans la vie, il n'était pas David Morgenztern ni Rivka, mais Michel Himmelfarb. Il ne sut que répondre. Il balbutia : "Non, je ne suis pas David Morgenztern, vous faites erreur." Mais la voix ne le quittait pas. "Je le sais, c'est moi, David Morgenztern". Silence. Comment était-ce possible? Il avait bien lu sur la carte d'identité du musée de Washington que ce David, comme presque tous les habitants de Kaluszyn, avait été déporté à Treblinka. "Qui êtes-vous?" demanda, paniqué, Michel Himmelfarb. (ROBIN, 1999, p. 72)

À lire ce passage du "Dibbouk inconnu", on constate que la réflexion sur l'identité en péril est à l'ordre du jour. Bien sûr, le propos n'est pas nouveau. Rien de plus fréquent dans l'histoire de la littérature que ces phénomènes d'envoûtement, de possession qui donnent prise à l'irrationnel. Aux envoûteurs, aux possédés de Loudun et autres mystiques, au magnétisme

de Mesmer, il faut opposer les transférences d'origine inconnue qui nous ramènent au monde du trauma. Dans cette perspective, l'écriture n'est pas un jeu désintéressé. Elle incarne, au contraire, un brigandage qui requiert de composer du sens dans un espace altéré. C'est de cette manière qu'il faut comprendre les derniers écrits de Régine Robin: les braconnages et brigandages du virtuel sont des exactions en mode mineur qui nous amènent à spolier le "bien" de l'autre au nom d'exigences qui n'ont rien à voir avec la souveraineté éthique, le partage de valeurs communes, le principe de la responsabilité collective. À première vue, cette spoliation n'a que peu de conséquences. Être un voyeur sur le *web* n'est-il pas un exercice de clandestinité futile? Il en va autrement des scénarios, nombreux dans *L'immense fatigue des pierres*, qui permettent de retrouver un proche disparu.

L'immense fatigue des pierres pose une question cruciale: où logeons-nous? L'interrogation n'est pas métaphorique. Elle n'a pas pour enjeu de reconduire les images romantiques du "lieu dit" protecteur. Sur ces questions, Régine Robin est d'une prudence systématique. Ce n'est pas l'aménagement d'une topique mémorielle qui l'intéresse, mais plutôt sa mise en œuvre fictionnelle. À l'encontre des urbanistes et aménageurs du monde "construit", Robin prône de manière délibérée une archifiction dévastatrice. Pour l'auteure, toute réflexion sur les lieux dits de l'écriture repose sur l'idée que l'espace topique est une contrainte identitaire de mauvais goût. La question ne cesse de nous hanter: où logeons-nous? Régine Robin écrit qu'elle n'habite nulle part. De façon convaincante, elle soumet cette idée que tout lieu est une plaque tectonique, un répertoire d'affects qui nous trompe résolument quant à la certitude des lieux que nous habitons.

Faut-il retenir que nous vivons dans des espaces hantés par l'impact de catastrophes collectives, de génocides qui nous transformeraient en témoins désemparés? Ce n'est pas le propos de Régine Robin. Cette dernière fait valoir avec raison que nous ne pouvons nous contenter de représentations du passé qui prennent la forme de remémorations cruelles qui sont contraignantes. Les cybermigrations évoquées par Régine Robin concordent avec un vaste projet: le renouvellement de la notion de déambulation par le recours aux formes techno-cybernétiques du *web*, ce qui contribue à faire de "l'utilisateur" du *web* un nouveau passeur hyper textuel. À suivre le propos de Régine Robin, il reste qu'on ne peut éviter de poser quelques questions majeures. Cette délocalisation euphorique du scripteur (qui devient un "alias", ou un "avatar") n'est-elle pas une façon indirecte d'avaliser le discours des institutions coercitives (de AOL à Microsoft) qui souhaitent notre effacement de la scène politique "réelle"? Pendant que nous migrons sur le *web*, fascinés par l'écran tactile de l'imaginaire virtuel, ne sommes-nous pas piégés à notre tour par une "traque" cybernétique qui nous laisse sans défense?

À lire les dernières cybermigrances de Régine Robin, on s'étonne de ce discours "en boucle" qui lie la narratrice à ses "alias". J'extrais un passage de *La mémoire saturée* pour mieux faire entendre la singularité du propos :

C'est à moi que je dois envoyer des messages. Rivka écrit à Régine Robin et réciproquement. Rivka écrira quand elle sera à Paris et Régine Robin lui répondra quand elle sera à Montréal. Le temps qui les séparera donnera plus de profondeur à leurs messages. Rien de l'immédiateté que le médium est censé apporter. Au contraire! Que du différé [...] Un peu comme un répondeur sur lequel on trouve des voix diverses au retour d'un long voyage [...]. (ROBIN, 2003, p. 482)

Quel aveu étrange et désarmant par son apparente naïveté. L'écriture-soliloque est une destinerrance médiatique où la narratrice s'invente à loisir un jeu de rôles. Que veut dire cette mise en situation d'interlocuteurs démultipliés qui se parlent par l'entremise du *web*? Comment comprendre ce recours enfantin au *web*, petite boîte à merveilles que l'auteure s'invente pour mieux poursuivre ses bricolages biographiques? Il faut oser dire que l'écrivain se trompe ici contre l'essayiste. Doit-on prendre au sérieux les affabulations fictionnelles de Régine Robin qui ont un air de légèreté qui désarme et séduit? Que veut dire cet éloge du désinvestissement libidinal comme si le sujet n'avait plus d'attaches, se laissait submerger par un monde sans souffrances ni deuils? Enfin, cette apparente légèreté n'est-elle pas au contraire un terrible "œil du cyclone"? Régine Robin multiplie les "alias" et autres biographèmes autofictionnels. Mais c'est d'elle – et essentiellement d'elle – dont il est question dans ces récits. Il n'est pas nécessaire de faire appel à la psychanalyse, sous la forme de l'inutile investigation psycho-biographique, pour comprendre que Régine Robin se tapit dans ses nouvelles, personnage à la fois masqué et clairement identifié. Régine Robin construit de petits récits pour fins de consommation immédiate. Il y a du *ready made* dans cette écriture, un côté littérature sérielle et "polar universitaire".

Un palimpseste virtuel

De façon plus sérieuse, *L'immense fatigue des pierres* met aussi en jeu une écriture dévitalisée et dématérialisée. Pas de corps, ou si peu dans ces nouvelles où prévaut un langage "de tête", un discours cérébral qui fait intervenir le fantasme cybernétique d'une congruence des réseaux. Pas de sens, ou si peu dans ce monde de déglingue entre le *Select* et le *Compuserve*. Les narratrices de *L'immense fatigue des pierres* ne possèdent que des fragments d'archive, des documents généalogiques truqués. À lire ces nouvelles, on a le sentiment d'un deuil virtuel qui prend forme grâce à la mise en présence d'"alias" autofictionnels. À

lire les récents ouvrages de Régine Robin, l'idéalisation d'écrivains "majeurs" qui accompagnait l'écriture du *Deuil de l'origine* semble oubliée. Il n'est plus question de ces destins d'écrivains à la Kafka, à la Perec: écrivains de la disparition, de la perte, de la "castration symbolique". Ne reste plus que l'alibi du *web* qui simule la création d'identités multiples.

Faut-il retenir des derniers écrits de Régine Robin cette image d'un discours virtuel au caractère foisonnant? Je ne le crois pas. S'il y a bien chez cette auteure une fascination explicite pour les noyaux et arborescences du *web*, *L'immense fatigue des pierres* ne se réduit pas à ce dispositif. Régine Robin nous offre une réflexion détaillée sur l'asémie généralisée de nos espaces contemporains.

Les villes décrites dans *L'immense fatigue des pierres* sont à peine esquissées. Elles ressemblent à des espaces abandonnés. Mais cette asémie est partielle. Les nouvelles de *L'immense fatigue des pierres* font référence, dans un premier temps, à l'immatérialité virtuelle d'un deuil dont la facture traumatique est néanmoins explicite. En témoignent les nombreuses descriptions de Berlin dans les ouvrages récents de Robin. La mémoire de la Shoah est enclavée dans un monde en ruines dont la "représentation" de Berlin est le palimpseste torturé. Face à ce deuil impossible des disparus de la Shoah, à l'écran du *web* qui renvoie le sujet à sa solitude, il faut "construire" (selon l'expression de Thomas Bernhard dans *Corrections*) un site pour des ruines vivantes.

Chez Robin, le rêve d'une langue-architecture fait courir la narratrice de New York à Berlin. De façon significative, les villes (Montréal, Paris, Berlin) sont des "réserves" de sens qui permettent de contrer la menace d'une abolition de la mémoire culturelle. De *La Québécoise* à *L'immense fatigue des pierres*, les villes sont des lieux de mémoire. Elles aménagent, refoulent, condensent des sites de destruction dont Berlin est une des figures les plus cruelles. Pour comprendre *L'immense fatigue des pierres*, il faut mettre en relief cette archifiction du passé concentrationnaire (on pensera à Daniel Liebeskind et au Nouveau Musée juif de Berlin) avec les "sites" électroniques des braconnages du virtuel. À première vue, les cybermigrations de Robin offrent en partage l'énonciation de l'immatérialité banale du *web*. Les communautés virtuelles qui sont reliées mettent en relief le sentiment de l'inutilité et du temps perdu. Mais cet affect dérisoire est trompeur. Lisons:

//www.dc.smu.edu/dvjcc/dvjcc.genealogy.html. Le groupe de généalogie ne donna rien. Alors il décida d'essayer autre chose. Il entra dans des groupes de discussion. Il se mit à envoyer régulièrement des messages : "Am looking for my mother Rivka Himmelfarb. She was a survivor of Auschwitz.. She lived New York in the fifties. [...] I lost her trace. I don't even know if she is still alive.

If you have any informations, send me a message. Michel Himmel-farb". (ROBIN, 1999, p. 122)

Voici un message dont la destination est inconnue. Bien sûr, la présence de la mère manque terriblement: "Maman, comprends-tu? Lâche-moi. Tu vois bien que je n'arrive même plus à te parler en yiddish" (ROBIN, 1999, p. 125).

Le *web* est à la fois un dédale (un lieu où l'on peut errer indéfiniment) et un espace de sens (un site où l'on peut dialoguer, discuter). Le *web* est, pour notre propos, la forme contemporaine de lieux habités: un "sas" culturel qui permet de faire jouer, sans contradictions apparentes, un affect de dématérialisation, puis d'incarnation. Ce n'est pas un hasard si les personnages de *L'immense fatigue des pierres* errent dans un monde sans points de repère:

Première journée. Ciel blafard. Je me tiens tapie au fond de mon bureau. Rester toute la journée dans mes livres, ne même pas s'apercevoir s'il fait beau ou non, quand le noir descend. Rivée à mon journal, l'écriture de ceux qui sont sans écriture, la mémoire des amnésiques. (ROBIN, 1999, p. 127)

Tout ici donne le sentiment d'un "remake" à la Percec. À cette différence que la surface bidimensionnelle du livre laisse place à la fausse convivialité du *web*. Qu'on lise:

Elle entre dans son forum de discussion. Elle sait qu'ils seront tous là, *on line*. [...] Elle serait un homme, un ingénieur en informatique, un génie de l'image de synthèse, un mec inventant des trucages pour Hollywood, mais non! [...] En principe, ils ne connaissent pas leur vraie identité. Ce qu'ils ont à leur disposition en dehors de ce qu'ils se racontent quand ils sont *on line*, c'est la description de leurs alias. (ROBIN, 1999, p. 158)

Encore une fois, on est frappé par ce jeu de "cacher-montrer" qui rappelle l'imaginaire enfantin. Dans le rêve d'une communauté indivisible et invisible, notons le souhait d'une véritable communauté qui est révélée *on line*. Entre Rivka et Régine, les notes du journal, l'agenda, et la dite convivialité électronique du *web*, nous sommes dans un univers de fabulation. À lire *L'immense fatigue des pierres*, on ne peut s'empêcher de voir dans l'écran électronique de la communication virtuelle, la réplique d'un autre miroir. L'interrogation est saillante: "Miroir, miroir, qui est la plus belle?" La reconnaissance narcissique est au cœur d'une telle entreprise. À cette différence que les écrans-*webs* des récits de Régine Robin sont borgnes, déficients, aveugles. À leur manière, inefficaces, ils ne cessent de tromper sur ce que l'on est, ou voudrait être. Ce sont des écrans de "disparition", des "sas" culturels dont la mutualité et l'efficacité (illusions d'une communication spontanée) masquent avec difficulté cette culture de l'absence qui est au cœur des récits de Régine Robin.

Et s'il y avait le feu chez moi. Il faudrait que je photocopie tout mon journal depuis des années et que je le mette en lieu sûr à la banque. Ou que je rentre tout sur le disque dur de l'ordinateur avec des dizaines de copies de sécurité. Une ici, une au bureau, une à Paris, une chez ma fille... (ROBIN, 1999, p. 129)

Langue-mère, langue cyber

Ce désir de tout-noter, de tout-conserver est le fantasme d'un archivage dont Régine Robin est, par ailleurs, une théoricienne confirmée. Que veut dire cet archivage si ce n'est la crainte d'un effacement? Régine Robin, essayiste, est une analyste rigoureuse de cette "mémoire saturée". Mais *L'immense fatigue des pierres* ne se contente pas de la virtuosité théorique affichée dans les essais. À la détresse du trauma, il faut offrir, sans illusion excessive, une promesse d'incarnation:

Tout à coup les écrans se brouillent, une écriture genre "hindi" apparaît sur les écrans. Il y a manifestement un problème. La communication est interrompue. Cela n'arrive que rarement, mais cela arrive. Il leur faut sortir d'une façon ou d'une autre de *Compuserve*, soit par *escape*, soit d'une autre manière, au pire en fermant l'ordinateur et en réessayant. (ROBIN, 1999, p. 169)

La seule façon de survivre consiste alors à archiver sans relâche les traces du passé. Mais cette notation tourne rapidement à vide tant l'épuisement guette. Reste la littérature. Lors de ces moments privilégiés, le récit permet de se perdre dans le dédale des mots:

New York, le 19 octobre. Valises, laissées en souffrance. Ce seraient des valises, un chapitre de dessins, de photos, de gravures de valises, valises prises dans la pierre, pétrifiées à l'image de ce que le peintre Anselm Kiefer fait avec des livres pétrifiés. Valises grises à même la muraille, mais à travers lesquelles on pourrait voir en fausse transparence et sur lesquelles se refléteraient un ciel mauve, des boutons d'or, de la camomille et des coquelicots oubliés. (ROBIN, 1999, p. 196-197)

Passages rares que ces havres de paix, ces installations furtives au cœur du monde habité. Dans ces moments de pure joie, le trauma s'effiloche; il laisse place à la couleur, au mouvement. La transférance spectrale des déportés et des exilés s'efface au profit d'une archifiction où la ville est vivante.

Il reste que ces moments de joie sont rares. Écrire, c'est habiter le monde à contretemps. Ainsi, les cybermigrances sont des voyages qui permettent de traverser le monde sensible:

Mais oui, j'ai vu Régine Robin. Elle était ici il y a encore une demi-heure. Elle a dû aller acheter des cigarettes au tabac du Dôme ou bien vous la trouverez chez Tschann, à moins qu'elle n'ait remonté la rue du Montparnasse vers la Place Edgar-Quinet [...] Elle vend des boîtes de souvenirs. Elle a fait fortune. (ROBIN, 1999, p. 170-171)

Quel étrange “biographème”! Tout se joue en surplomb, comme si la narratrice observait à distance les déambulations d’identités-alias. Quelle banalité néo-traumatique que ces parcours dans un monde de privation sensorielle. Le monde décrit par Régine Robin est souvent monochrome: « Il manque cinquante et un noms. Cinquante et un prénoms. Pas, peu de photos. Des cadres vides. Pas, peu de souvenirs. Mémoire-poussière. Comme si de rien n’était. [...] Voix oubliées. Ombres et cailloux” (ROBIN, 1999, p. 219).

Ce sont les passages les plus émouvants de *L’immense fatigue des pierres*: ici la “voix” des morts (se) fait entendre. C’est la voix de la mère, du père, de la sœur aînée, qu’en savons-nous? La mort se fait entendre dans l’indistinction pronominale de voix dispersées. La privation sensorielle (l’espace monochrome, les voix natales des déportations hallucinées) est l’affect dominant. Ainsi: “rive, rivage river, clouer riveter, assembler riverains rivaux riveuse machine à riveter rêveuse machine à rêver c’est en vaguant qu’on devient vagabond bon pour les wagons” (ROBIN, 1999, p. 183).

Dans *L’immense fatigue des pierres*, n’existent que des sites mémoriels anonymes, des cadastres bousculés, des sépultures retournées.

Resumo

A partir de Berlin-chantiers, a escrita ficcional de Régine Robin deixa de lado o romance memorial dos sujeitos subalternos em prol de um discurso duro e solitário. Os cenários narrativos que Robin propõe em Cybermigrances e L’immense fatigue des pierres estão bem mais próximos de um Neuromancer de Gibson do que da madeleine de Proust. Deveríamos lamentar o tempo da memória analógica cara a Apollinaire diante da preferência pelas acronias científico-ficcionais do mundo digital? Se bem que essa escritora nutra uma fascinação explícita pelos núcleos e ramificações da web, L’immense fatigue des pierres não se reduz a este dispositivo. Régine Robin nos oferece uma reflexão detalhada sobre a assemia generalizada nos espaços contemporâneos da qual são testemunhas as inúmeras descrições de Berlin em suas obras mais recentes. A memória da Shoah está encravada em um mundo em ruínas cuja “re-presentation” de Berlin é o palimpsesto torturado. Diante desse luto impossível pelos desaparecidos da Shoah, é preciso “construir” (segundo a expressão de Thomas Bernhard em Corrections),

na tela da web que remete o sujeito a sua solidão, um site para as ruínas vivas.

Palavras-chave: *Literatura. Memória. Ruínas. Espaço cibernético. Espaços urbanos. Palimpsesto virtual.*

Referências

- BERQUE, Augustin; COLLOT, Michel (Dir.). *Les enjeux du paysage*. Bruxelles: Ousia, 1997. (Recueil)
- BERQUE, Augustin. *Cinq propositions pour une théorie du paysage*. Seyssel: Champ Vallon, 1994. (Pays / Paysages)
- _____. *La mouvance: du jardin au territoire: cinquante mots pour le paysage*. Paris: Villette, 1999. (Passage)
- _____. *Logique du lieu et dépassement de la modernité*. Bruxelles: Ousia, 2000. (Recueil)
- CERTEAU, Michel de. *L'Invention du quotidien. Arts de faire*. Paris: Gallimard, 1994.
- CHANEY, David. *Cultural change and everyday life*. Hampshire: Palgrave, 2002.
- ERMAN, David; SHAU, Michele S. (Ed.). *Computers, ethics, and society*. New York: Oxford University Press, 2003.
- GUNKEL, David J. *Hacking cyberspace*. Boulder: Westview Press, 2001. (Polemics)
- HASSOUN, Jacques. *La cruauté mélancolique*. Paris: Aubier, 1995. (Psychanalyse)
- _____. *Les contrebandiers de la mémoire*. Paris: Syros, 1994. (Question d'enfance)
- HUGLO, Marie-Pascale; MÉCHOULAN, Eric; MOSER, Walter (Dir.). *Passions du passé: recyclages de la mémoire et usage de l'oubli*. Paris: L'Harmattan, 2000. (L'ouverture philosophique)
- LE VAGUERÈSE, Laurent; MENAHEM, Carole. *Surfer avec Freud: l'Internet des psychanalystes*. Ramonville-Saint-Agne: Érès, 1999.
- LUDLOW, Peter (Ed.). *Crypto anarchy, cyberstates, and pirate utopias*. London: MIT Press, 2001. (Digital communication)
- PARROCHIA, Daniel. *Mathématique et existence*. Seyssel: Champ Vallon, 1991.
- _____. *Penser les réseaux* (Dir.). Seyssel: Champ Vallon, 2001.
- PLATT, Charles. *Anarchy online*. New York: HarperPrism, 1996.
- ROBIN, Régine. *Berlin Chantiers*. Paris: Stock, 2001. (Un ordre d'idées)
- _____. *Cybermigrations: traversées fugitives*. Montréal: VLB, 2004. (Le soi et l'autre)

- PLATT, Charles. *La Québécoise*. Montréal: XYZ, Typo, 1993.
- _____. *La mémoire saturée*. Paris: Stock, 2003. (Un ordre d'idées)
- _____. *Le naufrage du siècle / Le cheval blanc de Lénine ou l'Histoire autre*. Montréal: XYZ, 1995.
- _____. *L'immense fatigue des pierres, biofiction*. Montréal: XYZ, 1999. (Romanichels Poche)